

## INTRODUCTION

« Henry de Puyjalon  
dans le silence inquiet de la Côte-Nord »



« Parler encore du Labrador prouve un entêtement que j'oserais stigmatiser de méritoire. Depuis bientôt vingt ans que je le décris, que je l'exalte, que je l'aime [...]»<sup>1</sup>.

Henry de Puyjalon, 1894

Dans l'imaginaire du Grand Nord, le territoire se caractérise par sa cruauté, sa beauté, sa vacuité et sa désolation. Monde minéral et inhumain, il suscite toutefois la fascination des explorateurs et des artistes qui cherchent à le conquérir<sup>2</sup>, l'un par le parcours, l'autre par la représentation

---

<sup>1</sup> Henry de Puyjalon, « Le lièvre », *Récits du Labrador*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de Givre », 2007, p. 137. Dorénavant, les références à notre réédition seront identifiées par le titre du chapitre et la page.

<sup>2</sup> Damase Potvin écrit : « pour Henry de Puyjalon, c'était [le Labrador] une conquête toute palpitante et il en parlerait ensuite comme d'une maîtresse qui serait sa vie. » (Damase Potvin, *Puyjalon. Le solitaire de l'Île-à-la-Chasse*, Québec, [s. é.], coll. « Les oubliés », 1938, p. 135-136.) Ici, le rapprochement avec l'érotisme n'est pas sans soulever la question de la féminisation de l'espace nordique. Voir à ce propos Heidi Hansson, « Bayard Taylor's *Northern Travel* and the Genders of the North », *Edda. Nordisk Tidsskrift for Litteraturforskning. Scandinavian Journal of Literary Research*, vol. 106, janvier 2006, p. 18-33.

## INTRODUCTION

de son immensité. Parmi les « Nords imaginaires » qui composent le tableau formé par les couches successives du discours occidental, le Labrador — ou la Côte-Nord —, décrit par Jacques Cartier comme la « Terre de Caïn », captive l'esprit par la méconnaissance dont il fait l'objet. Premier territoire rencontré par les Vikings, puis par Jean Cabot, formé de la longue déchirure que constitue le flanc nord-est de l'Amérique, puis de la côte boréale du golfe et du fleuve Saint-Laurent une fois franchi le détroit de Belle-Isle, il trouve son essence à la Pointe-aux-Esquimaux — aujourd'hui Havre-Saint-Pierre —, ainsi que sur la mystérieuse île d'Anticosti. Henry de Puyjalon décrit ainsi la côte : « Pour le marin étranger à ces parages, rien n'est plus effrayant [...]. Il ne voit qu'une ligne ininterrompue de récifs où les eaux viennent se briser en embruns prodigieux<sup>3</sup>. » Anticosti, surnommée « le cimetière du Golfe » à cause des nombreux naufrages dont elle a été la cause, évoque dans la mémoire la figure sinistre d'un rude barrage sur lequel des générations de marins ont péri. Damase Potvin la décrit comme un lieu horrible où sont emprisonnées les plaintes des mourants :

[D]ans les vagues, écrit-il, on entend parfois, les cris, les hurlements, les plaintes, les appels, les supplications, les prières, les rires de folie de tous ces malheureux que tout le long de trois siècles, les vagues du golfe Saint-Laurent ont jetés sur les ri-

---

<sup>3</sup> Henry de Puyjalon cité par Arthur Buies, *La province de Québec*, Québec, Département de l'Agriculture de la province de Québec, 1900, p. 20-21.



## INTRODUCTION

vages désolés de l'île ou sur la terre ferme, ou qu'ils ont engloutis<sup>4</sup> [...].

Ainsi représenté, il est peu étonnant que le Labrador soit marqué par son faible peuplement, qui le rend toutefois séduisant aux yeux des intrépides. Potvin écrit que « l'absence de toute humanité [...] lui donne cette grandeur qu'il n'a cessé d'avoir depuis l'instant où les choses de la terre se sont mises en ordre<sup>5</sup> ». La Côte-Nord, territoire parfois irréel<sup>6</sup>, attire néanmoins et, au temps où Puyjalon décide de s'y installer à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le parcours pour y arriver constitue une expédition risquée. Potvin écrit du voyageur en route vers le Labrador qu'il était alors considéré par les siens comme « mort au monde » — ce dont, par ailleurs, témoigne bien l'un des récits de Puyjalon<sup>7</sup> — : « On disait de

---

<sup>4</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 22.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 155-156.

<sup>6</sup> Povtin rapporte comment V. A. Huard a confondu, dans le brouillard de la côte, l'Île-aux-Perroquets où Puyjalon a été gardien de phare, avec un bateau : « “Ah! que voilà un étrange steamer!” écrivait M. le chanoine V. A. Huard dans son beau livre *Labrador et Anticosti*, récit d'un voyage accompli sur la Côte Nord en 1896, en compagnie de S. E. Mgr M. T. Labrecque, troisième évêque de Chicoutimi... Ce “steamer” qui soulevait l'étonnement de M. le chanoine Huard, c'était l'Île-aux-Perroquets et son phare aperçus du large, en revenant de l'Île d'Anticosti. “Comme son flanc noir s'élève au-dessus de l'eau”, continuait M. le chanoine Huard, “il n'a pas de mâts. Sa blanche cheminée est bien singulière. Mais aussi, c'est qu'il n'y a pas de steamer. Ce n'est qu'une île qui, par exemple, en a bien l'air lorsqu'on la voit de loin en venant du sud; c'est l'Île-aux-Perroquets. Ce qui ressemble à une cheminée n'est que le phare qui domine cet îlot perdu au fond du golfe.” » (cité par Damase Potvin, *op. cit.*, p. 104.)

<sup>7</sup> Voir « Mon curé », p. 57-62.

## INTRODUCTION

lui avec des gestes qui exprimaient à la fois la terreur et l'admiration : « Il est allé au Labrador<sup>8</sup>. » » Puyjalon était bien conscient de ce danger, qui menace à tout instant : « Une entorse, la fracture d'un membre, la perte de sa boîte d'allumettes; c'était la mort<sup>9</sup>! »

Un historien, l'abbé Huard, voit là la fascination qui a poussé Puyjalon à parcourir cette région, à la décrire, à la faire connaître, à la défendre et à y vivre. Cette contrée, dont on dit alors qu'elle « marquait la frontière des paysages inconnus des géographes<sup>10</sup> », il en fera « son idée fixe », car, comme l'écrit Huard, « c'est l'homme du Labrador, il sait son Labrador par cœur<sup>11</sup> ». Cet envoûtement participe aussi à la construction de son personnage, homme sophistiqué et urbain qui choisit la solitude d'une île sauvage perdue au nord de l'Amérique. Un contemporain dit de lui qu'il est de la trempe de ceux « que n'ont jamais effrayé nos vastes solitudes, nos forêts immenses à défricher et les neiges de notre rude saison d'hiver<sup>12</sup> ».

Un jour, écrit ce commentateur anonyme en 1887, il quitte la ville, les amis, la civilisation, lui Parisien gâté par tous les raffinements de l'existence [...] et le voilà en route pour le Labrador, pays de froid,

---

<sup>8</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 57-58.

<sup>9</sup> « Mon curé », p. 60.

<sup>10</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 135-136.

<sup>11</sup> Abbé Huard cité par Damase Potvin, *op. cit.*, p. 113.

<sup>12</sup> [Anonyme], « Palais de l'industrie. Le Labrador canadien », [illisible], 24 septembre 1887, [s. p.]. Document consulté aux Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille.

## INTRODUCTION

patrie du vent de Nord-Est et des violentes bourrasques. Il y plante sa tente; son premier voisin demeure à quinze milles<sup>13</sup>.

S'ennuie-t-il pour autant des cabarets de Paris, qu'il fréquentait avant son départ? Il en donne une idée dans les *Récits du Labrador*, alors que son narrateur décrit la joie de sa solitude :

Couché sous ma tente, moelleusement étendu sur un lit de branches flexibles de sapin baumier, les pieds contre mon poêle qui ronflait en répandant une douce chaleur sous mon abri de coton rendu imperméable par la neige qui s'était agglomérée autour de lui, j'écoutais passer la tempête et je rêvais.

À quoi rêvais-je? Je ne sais. Sans doute à l'étrange bonheur que j'éprouve toujours à me sentir seul, dans le bois, loin des imbéciles et surtout des gens d'esprit<sup>14</sup>.

Ce qu'on appelle alors « le Labrador » demeure en géographie un territoire aux frontières floues. Le géographe Henri Dorion écrit à son sujet :

Le nom *Labrador* est un toponyme imprécis, à tous égards. L'origine en est problématique; son extension est très variable, selon les époques comme selon les auteurs; ses connotations historiques,

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> « Mon curé », p. 57.

## INTRODUCTION

politiques et physiographiques ont souvent été confondues<sup>15</sup>.

En fait, son nom lui aurait été attribué par le navigateur portugais João Fernandes Lavrador vers 1495, qui l'aurait découvert après les Vikings et avant Cabot et Jacques Cartier. Henry de Puyjalon a suggéré de diviser en deux la péninsule du Labrador : il appelait le « Labrador canadien » toute la côte nord du Saint-Laurent de Sept-Îles à Blanc-Sablon (une région aujourd'hui désignée sous le nom de Basse-Côte-Nord) et « Labrador » tout court ou « Grand Nord » la région à l'est de Blanc-Sablon et au nord, jusqu'à la baie d'Ungava. Bien que mystérieux, inconnu et longtemps peu peuplé, ce territoire est, comme l'écrit Damase Potvin, « la première terre qui apparut aux yeux des [B]lancs » : « Par un caprice, disons de géographie humaine, écrit-il, cette première terre d'Amérique connue des [B]lancs d'Europe est demeurée la seule à peu près ignorée<sup>16</sup>. »

---

<sup>15</sup> Henri Dorion, *La frontière Québec — Terre-Neuve*, cité par Mgr René Bélanger, « Le comte Henry de Puyjalon, 1840-1905 [sic] », *Saguenayensia*, vol. 8, n° 5, septembre-octobre 1966, p. 99.

<sup>16</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 59-60.

## INTRODUCTION



Photo de Havre-Saint-Pierre au début du siècle : « 1903-4, Labrador, Pointe-aux-Esquimaux » (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille.)

## DES CABARETS DE PARIS À L'ÎLE-À-LA-CHASSE

Les portraits physiques que tracent les contemporains de Henry de Puyjalon sont flatteurs. Louyse de Bienville écrit, dans *Figures et paysages*, qu'il était « doué d'un physique superbe, d'une voix admirable » et que sa personnalité était marquée par « son isolement hautain<sup>17</sup> ». Son biographe Damase Potvin le décrit comme un homme intelligent : « Ses traits étaient d'une grande finesse; ses yeux perçants, d'un éclat métallique et qui semblait comme fouiller dans tous les sens l'interlocuteur<sup>18</sup>. » Son permis de chasse français, daté de 1868, en donne le signalement suivant : « Âgé de 27 ans, taille d'un mètre 70 centimètres, cheveux châtain clair, front découvert, sourcils châtain clair, yeux bleus, nez aquilin, bouche moyenne, barbe châtain clair, menton rond, visage ovale, teint coloré<sup>19</sup> », sans autre signe particulier. Sa personnalité indépendante, son attitude discrète, sa culture étendue en font l'invité des salons. « Beau diseur, spirituel comme on ne peut l'être plus, homme d'étude<sup>20</sup> », « voilà le type du modeste, du vaillant, de l'éru-

---

<sup>17</sup> Louyse de Bienville, *Figures et paysages*, Montréal, Beauchemin, 1931, p. 87.

<sup>18</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 50.

<sup>19</sup> « Empire français. Permis de chasse » (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 3, dossier 6, 1868).

<sup>20</sup> [Anonyme], « M. de Puyjalon », *L'Électeur*, 29 mars 1887, [s. p.].

## INTRODUCTION

dit, de l'homme du monde et de l'artiste<sup>21</sup>. » Dans les *Récits du Labrador*, Puyjalon se présente ainsi :

Près du monde, j'appartiens au scepticisme le plus hideux; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur<sup>22</sup>.



Portrait de Henry de Puyjalon. (Tiré de Damase Potvin, *Puyjalon, le solitaire de l'Île-à-la-Chasse*, Québec, [s. é.], coll. « Les oubliés », 1938.)

---

<sup>21</sup> Faucher de Saint-Maurice, « Bibliographie. *Récits du Labrador*, par Henry de Puyjalon. Montréal 1894 », *L'Événement*, vol. XXVII, n° 265, 11 avril 1894, p. 2.

<sup>22</sup> « L'anse du Trépassé », p. 91.

## INTRODUCTION

Né au château de Gluges dans la commune de Martel, le 15 mars 1841 « à huit heures du soir<sup>23</sup> », il appartient à une famille noble de France, comme il le relate dans un document manuscrit de 1889 intitulé « Notes pour servir à l'histoire de ma famille, si jamais elle en mérite une » : « Nous sortons incontestablement, écrit-il, du village de Puyjalou qui fut notre propriété, ainsi qu'il résulte d'un testament du 12 août 1500<sup>24</sup>. » Ces anciens titres de noblesse soulèvent chez lui de contradictoires sentiments : ainsi rappelle-t-il que ni son grand-père ni son père n'ont voulu, après la Révolution, « porter de titre ». « La voix publique seule, souligne-t-il, se plût à me titrer [...]. [J]'ai toujours dédaigné un titre que n'accompagnait plus la grande fortune de mes aïeux<sup>25</sup>. » Pourtant, dans une note à ses enfants, il écrit en 1901 : « Nous sommes les derniers descendants directs de notre race », tout en ajoutant :

Il n'y a plus à notre époque que deux noblesses, celle de l'or et celle de l'intelligence. Bientôt, je l'espère, il n'y en aura plus qu'une seule, celle de l'intelligence, pour laquelle celle de l'or ne sera plus qu'un accessoire<sup>26</sup>.

---

<sup>23</sup> « Extrait des Registres des actes de l'état civil de la Commune de Martel » (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalou et famille, contenant 1, 1841).

<sup>24</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalou et famille, contenant 1, dossier 60, 1889, 1890, 1899 et 1901.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalou et famille, contenant 1, dossier 60, 1889, 1890, 1899 et 1901.



## INTRODUCTION

Dans sa vie, il aurait été militaire<sup>27</sup> et les différents documents officiels et articles qui le concernent lui donnent plusieurs fonctions : d'abord « propriétaire sans profession » (1860), chasseur (1868), « industriel demeurant à Paris » (1872), « négociant » (1873), politicien (1880), « gardien de phare » (1888), écrivain (1892) et « inspecteur général des pêcheries et de la chasse » (1897).

Après un « diplôme de Bachelier ès Sciences<sup>28</sup> » obtenu en 1861, il déménage à Paris où il aurait « mené à grands guides », pour citer son biographe Damase Potvin, « la vie des nobles de France à qui il reste encore ce qu'on appelle de “l'argent de famille”<sup>29</sup> ». Il fréquente Charles Gounod<sup>30</sup> — qui lui aurait offert une carrière de ténor, vite refusée<sup>31</sup> — et la bohème de la capitale : il fait alors l'éloge des cafés.

---

<sup>27</sup> La rumeur est vaste à cet égard, il aurait été « aide de camp du roi de Danemark [...], commandeur de l'ordre du Nichain, de Tunis [...], blessé grièvement pendant la campagne de l'armée de la Loire » (Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 2), mais il aurait aussi « pris part à l'intervention de Napoléon III en Extrême-Orient, laquelle aboutit à la formation de l'Indochine française [...], aurait été capitaine de cavalerie sous le commandement du général Marguerite, au cours de la guerre franco-allemande de 1870 (Mgr René Bélanger, *op. cit.*, p. 98), etc.

<sup>28</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 3, dossier 4, 1861.

<sup>29</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 47-48.

<sup>30</sup> Henry de Puyjalon aurait aussi été en contact avec Léon Bloy et il l'aurait incité à venir à Québec y fonder un journal catholique, ce qui ne s'est toutefois jamais réalisé. Voir à ce sujet L'Illettré, « Les lettres. Léon Bloy manqua de venir au Canada, il y a 80 ans », *Le Soleil*, 30 mai 1960, [s. p.].

<sup>31</sup> Selon Damase Potvin, *op. cit.*, p. 44-45.

## INTRODUCTION

Les cafés européens sont des œuvres philanthropiques et moralisatrices. [...] Le café parisien a plus fait pour la science que l'Académie et l'Institut, écrit-il. [...] C'est au café que se réfugie le provincial qu'alarment et qu'édulcorent les œillades féminines<sup>32</sup>.

C'est là aussi qu'il aurait participé à la fondation du mythique cabaret du Chat noir, l'un des symboles de la bohème française de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Il raconte :

C'est dans un atelier transformé en café que nous fondâmes un jour le *Chat Noir*. C'est dans ce lieu inéluctable que Gondeau, Montancey, Haraucourt, Samson, Willette, Ponchon, Champsaur, etc. venaient oublier les luttes du génie contre la misère, retremper leur talent aux étincelles de la camaraderie et de l'amitié. C'est au Café Latin que nous eûmes, pour la première fois, l'idée de fonder cette réunion étrange d'êtres disparates et intelligents qui firent la joie du quartier pendant quelques mois, sous le nom d'Hydropathes, bientôt changé contre celui d'Irsutes<sup>33</sup>.

Il rencontre alors des amis d'outre-Atlantique, dont les Québécois Léon Blumhart et Joseph Marmette<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> Henry de Puyjalon cité par Léon Ledieu, « Entre-nous », *Le Monde illustré*, 4 février 1893, [s. p.].

<sup>33</sup> Henry de Puyjalon cité par Léon Ledieu, *op. cit.*, [s. p.].

<sup>34</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 47-48.

## INTRODUCTION

Cependant, la déchéance matérielle sera sans fin pour Henry de Puyjalon, depuis son enfance dans la propriété familiale du Bas-Limousin, jusqu'à sa mort à l'Île-à-la-Chasse sur la Côte-Nord, en 1905. Dès 1869, ses parents le mandatent pour « vendre, soit de gré à gré, soit aux enchères, en tout ou en partie et par lots [...] une propriété au dit lieu de Gluges », dont la description donne une idée de l'ancienne richesse de la famille : « composée d'un château, d'une autre maison de maître, grange, écurie, remise, orangerie, terres, vignes, bois en friches<sup>35</sup> ». En 1872, un acte de crédit fait état d'un emprunt de dix milles francs par Henry de Puyjalon<sup>36</sup>, devenu industriel à Paris; en 1879, il loge « sans profession » à Bordeaux chez son cousin Pierre Joseph Lajard, avec qui il s'entend pour former « une société pour l'exploitation des carrières de pierres lithographiques se trouvant<sup>37</sup> » à Château-Richer, près de Québec. C'est alors le départ définitif pour l'Amérique.

Les raisons qui le poussent à quitter la France pour Québec, puis pour le Labrador, peuvent être conjoncturelles, mais il n'en demeure pas moins que l'intérêt pour une vie éloignée de tout, en équilibre avec une nature sauvage, face à la dureté et à la pureté des territoires nordiques y est

---

<sup>35</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1869.

<sup>36</sup> Acte de crédit du 23 octobre 1872 (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, 1872).

<sup>37</sup> Acte du 16 juillet 1879 entre Pierre Joseph Lajard et Jean-Baptiste Henry de Puyjalon (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1879).

## INTRODUCTION

aussi pour beaucoup, comme en témoignent les articles et les livres que Puyjalon publiera par la suite. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Puyjalon soit, du point de vue du Québec, un étranger<sup>38</sup> : c'est par ce *regard étranger* que souvent l'imaginaire du Nord se révèle et se manifeste, comme c'est le cas chez Louis Hémon, Marie Le Franc, Maurice Constantin-Weyer parmi les écrivains, ou chez les essayistes Jack Warwick, Christian Morrissonneau, Sherrill E. Grace, etc. Sans qu'il ne s'agisse nécessairement d'exotisme, nous pouvons sans contredit parler d'une fascination pour l'éloignement nordique, ainsi que d'un désir, comme l'écrit Damase Potvin, « d'être, enfin, un autre soi-même<sup>39</sup>... »

Puyjalon aurait fait un premier séjour au Québec en 1872. Par la suite, l'exploitation commerciale de Château-Richer, en principe la raison qui motive sa présence en Amérique, menée conjointement avec Pierre Lajard<sup>40</sup>, s'avère une catastrophe. L'abondante correspondance

---

<sup>38</sup> Puyjalon lui-même en est conscient et il s'en amuse. Dans les *Récits du Labrador*, il écrit : « Sur la côte, quand il s'agit d'un Français aimable comme vous ou moi, l'on dit : *Ab! le maudit Français!* S'il est question d'un Anglais vertueusement impassible et saintement grognon, on dit : *Oh! l'Anglais maudit!* // Lequel préférez-vous? » En italique dans le texte. (« La bête puante », p. 123.)

<sup>39</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 33.

<sup>40</sup> Une lettre de Lajard à Puyjalon datée du 16 octobre 1879 mentionne que « cette acquisition nous revient *[sic]*, tous frais compris, à \$ 2115.50. Deux mille cent quinze piastres cinquante cents, soit : \$ 1057.75 pour chacun de nous. » Souligné dans le texte. (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1879.)

## INTRODUCTION

adressée par Lajard à Puyjalon fait état de divergences profondes entre les deux hommes : Lajard s'inquiète des questions matérielles, alors que Puyjalon semble peu enclin à lui répondre<sup>41</sup> et quand il le fait, il évoque plutôt des voyages — déjà, vers la Côte-Nord — et prétexte des difficultés pour l'organisation commerciale.

Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai lu avec le plus grand intérêt tout ce que tu m'as communiqué sur ton voyage, lui écrit Lajard le 14 janvier 1880, mais tu ne me dis pas quels pourraient être les résultats du point de vue financier<sup>42</sup>.

Agacé, Puyjalon finit par soumettre un bilan de l'affaire en octobre 1880, qui démontre s'il en faut son désintérêt pour le commerce : depuis le début de l'entreprise, Lajard a fourni 16 957 francs, les dépenses ont été de 16 097 francs, les recettes nulles, et il ne restait donc que 1859 francs : « j'y vois figurer que des dépenses et rien, absolument rien en

---

<sup>41</sup> Dans une lettre datée du 2 juin 1880, Lajard lui écrit : « je ne comprends pas qu'en deux mois tu ais [*sic*] juste trouvé le temps de m'écrire deux fois et pas une ligne à ton père ou à ta mère. » Souligné dans le texte. (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1880.)

<sup>42</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1880.

## INTRODUCTION

recette<sup>43</sup> », lui répond Lajard. Ce bilan mettra un terme à l'association commerciale entre les deux hommes<sup>44</sup>.

En parallèle, Puyjalon se lie rapidement avec l'élite culturelle et politique du Québec; il obtient en 1880 le mandat de faire une analyse minéralogique de la Côte-Nord pour le compte du gouvernement du Québec, il devient gardien de phare de l'Île-aux-Perroquets en 1888, puis il occupe le modeste poste d'inspecteur général des pêcheries et de la chasse à compter de 1897. En 1882, il épouse Angéline Ouimet, fille d'un ancien premier ministre du Québec. Il vivra avec elle, sur la Côte-Nord et à Québec, une vie heureuse. En 1900, la mort de sa femme inaugure pour Puyjalon un moment de réclusion sur son île, qui le mènera à la mort en 1905. Il écrit en 1901 : « Puis j'ai perdu ma pauvre femme, ma Coco. Elle était toute ma vie et me voilà bien seul à soixante ans, malgré vous que j'aime, mes chers enfants<sup>45</sup>. » Du château familial aux cabarets de Paris, jusqu'aux côtes désolées de la Côte-Nord et finalement à la solitude de l'Île-à-la-Chasse, le parcours de Henry de Puyjalon témoigne d'une riche ambivalence entre la vie culturelle européenne et

---

<sup>43</sup> Lettre de Lajard datée du 19 octobre 1880. Souligné dans le texte. (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, 1880.)

<sup>44</sup> Damase Potvin explique cet échec par des mésaventures, dont la perte d'échantillons commerciaux. En fait, la correspondance de Lajard laisse plutôt supposer une divergence de points de vue entre les deux hommes. Voir Damase Potvin, *op. cit.*, p. 66, note 1. Potvin note par ailleurs l'irritation de Puyjalon à voir les Lajard porter son nom (*ibid.*, p. 40).

<sup>45</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, dossier 60, 1889, 1890, 1899 et 1901.

## INTRODUCTION

la nature sauvage du Nord. Ici et là dans ses textes, sous la forme d'une pointe d'humour, se révèle cette double appartenance. Dans la nouvelle « Mes premiers ours. Scènes de chasse au Labrador », il commente ainsi le filet d'ours que lui offre son guide Thomas, alors qu'ils chassent à l'île d'Anticosti : « Ça n'était pas mauvais, bien qu'un peu dur, mais j'eusse troqué avec passion son steak d'ours contre le plus modeste des chateaubriands ou le moins parfumé des gigots à l'ail<sup>46</sup>. »

---

<sup>46</sup> « Mes premiers ours. Scènes de chasse au Labrador », p. 180.

## UN TERRITOIRE ABSTRAIT

Henry de Puyjalon incarne au 19<sup>e</sup> siècle le modèle de l'intellectuel européen fasciné par les grands territoires isolés, rudes et sauvages du Nord. Dans cette perspective, l'un des motifs récurrents de l'imaginaire du Grand Nord permet de le poser comme un territoire vierge, dont le récit n'aurait jamais été narré, « épopée admirable qui n'a pas eu d'Homère<sup>47</sup> », comme l'écrivait le romancier Louis-Frédéric Rouquette. Marqué par le silence et la seule présence des pierres, des végétaux et des animaux<sup>48</sup>, ce serait un « pays d'inédit [où] tout y est encore à faire », une terre qui « scelle son secret par son silence<sup>49</sup> ». Cette vision d'un monde vierge ne se retrouve pas seulement chez les romanciers, mais aussi dans les récits des explorateurs, pour qui l'aventure de la conquête se trouve grandie, et justifiée, par sa nouveauté. Toutefois, la présence de l'homme surnage ici et là dans ce discours, rappelant une antériorité qu'on fait vite

---

<sup>47</sup> Louis-Frédéric Rouquette, *L'épopée blanche*, Paris, J. Ferenczi et fils, 1926, p. 15.

<sup>48</sup> Marcel Mélançon écrit dans *L'homme de la Manic ou La terre de Caïn*, dont le récit se déroule sur la Côte-Nord : « Seules les bêtes inscrivent une histoire. Mais sans historien. Histoire à peu de choses près copiée sur celles des hommes. Avec leurs violences et leurs injustices. Des clans se forment, croissent, atteignent leur apogée. Puis se saignent dans des batailles. Ou se crèvent sur des disettes qui les laissent à la merci des plus forts. Ils groupent leurs fédérations de conquêtes et de défaites, étalent des aventures épiques sous un soleil distrait. Mais aucun humain n'en fixe les annales. » (Saint-Lambert, Romelan, 1974, p. 111.)

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 110-111.



## INTRODUCTION

de balayer : par exemple, en relatant son expédition au Groenland, Lauge Koch écrit d'une île qu'il aborde : « aucun pied humain, *en tous cas aucun pied d'homme blanc*, n[e l]'avait foulée jusqu'à ce jour<sup>50</sup> ». Aujourd'hui, les études contemporaines, notamment celles de Caroline Desbiens<sup>51</sup> pour le territoire cri de la baie James et de Béatrice Collignon<sup>52</sup> pour le Nunavut, rappellent l'importance de retrouver la richesse des toponymes et des récits autochtones, qui ont été enfouis sous ce masque blanc. Cette réappropriation se heurte toutefois à des siècles d'imaginaire occidental, qui a confiné le Nord dans sa virginité humaine. L'accumulation de ces couches de discours fait bien sûr obstacle à la reconnaissance d'une expérience culturelle humaine sur ce territoire. Je n'en cite ici qu'un exemple, celle d'un roman populaire du début du 20<sup>e</sup> siècle, qui décrit l'Ungava — l'actuel Nunavik — comme un espace « inexploré et mystérieux qui ne forme

---

<sup>50</sup> Lauge Koch, *Au nord du Groenland*, Paris, Pierre Roger, 1928, p. 87. Je souligne.

<sup>51</sup> Voir, entre autres « Un nouveau chemin vers les rapides. Chisasibi/La Grande et les relations nord-sud au Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n° 1, « Penser l'histoire environnementale du Québec. Société, territoire et écologie », 2006, p. 177-210.

<sup>52</sup> Voir notamment *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*, Paris et Montréal, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996, 254 p. et *Knowing Places. The Inuinait, Landscapes and the Environment*, Edmonton, Canadian Circumpolar Institute Press, coll. « Circumpolar Research Series », 2006, 304 p.

## INTRODUCTION

sur la carte géographique qu'une immensité blanche coupée seulement par des lignes de longitude et de latitude<sup>53</sup> ».

En présentant une conférence de Puyjalon, donnée à Québec en 1887, un commentateur du journal *La Minerve* écrit que « le Labrador ne figurait *que pour la forme* sur nos cartes géographiques, tant que cette région nous semblait étrangère à tous égards<sup>54</sup> ». Son collègue du *Canadien* abonde dans le même sens, soulignant la conception abstraite que l'on se fait de ce territoire : « Le vulgaire qui n'a pas de notions précises sur cette partie du pays, écrit-il, se la représente comme étant une région glaciale, inhabitable et inhabitée, presque un pays déshérité<sup>55</sup>. » Bien qu'il soit méconnu, le Labrador pose à cette époque un problème de juridiction territoriale qui renvoie au politique. Il suscite ainsi un intérêt dans la perspective du « rayonnement » étudiée par Jack Warwick dans son essai *Le mythe du Nord dans la littérature canadienne-française*<sup>56</sup> : « ce sera toujours une bonne fortune pour la province de Québec, lit-on dans *La Minerve*,

---

<sup>53</sup> Alexandre Huot, *L'Impératrice de l'Ungava*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 2006 [1927], p. 188.

<sup>54</sup> [Anonyme], « Le Labrador », *La Minerve*, 1<sup>er</sup> décembre 1887, [s. p.]. Je souligne.

<sup>55</sup> [Anonyme], « Le Labrador. Conférence de M. de Puyjalon », *Le Canadien*, 28 novembre 1887, [s. p.].

<sup>56</sup> Jack Warwick, *Le mythe du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Constantes », 1972, 249 p., d'abord paru en anglais sous *The Long Journey. Literary Themes of French Canada*, Toronto, University of Toronto Press, coll. « University of Toronto Romance Series », 1968, 172 p.

## INTRODUCTION

d'agrandir son domaine national<sup>57</sup> ». Pour Puyjalon toutefois, l'intérêt du Labrador se situe ailleurs. Selon lui, la méconnaissance et l'inaccessibilité de la Côte-Nord doivent être expliquées par la volonté des monopoles commerciaux d'y conserver jalousement leurs prérogatives, puisqu'elles n'ont pas intérêt à « livrer ce territoire à l'industrie et à la civilisation<sup>58</sup> ». Or, Puyjalon voit là un problème à la fois économique et écologique, ces compagnies faisant peu pour préserver la diversité de la faune, occupées exclusivement à s'enrichir : « si l'on veut se rappeler, écrit-il, que la Compagnie de la Baie d'Hudson s'est contentée jusqu'ici d'exploiter le chasseur et non la chasse proprement dite<sup>59</sup> ».

---

<sup>57</sup> [Anonyme], « Le Labrador », *op. cit.*, [s. p.].

<sup>58</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 57.

<sup>59</sup> Henry de Puyjalon cité par Damase Potvin, *op. cit.*, p. 142.

## INTRODUCTION



Photo du phare de l'Île-aux-Perroquets, dont Henry de Puyjalon a été le premier gardien en 1888. (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille.)

## APPORT DE HENRY DE PUYJALON

La fascination qu'a pu exercer le Labrador sur Henry de Puyjalon ne s'évanouit pas avec le temps. Au contraire, ce dernier choisit de s'enraciner dans ce pays, jusqu'à demander d'y être inhumé, sur l'Île-à-la-Chasse, désormais déserte depuis sa mort<sup>60</sup>. Henri Roullaud écrit en 1906 :

---

<sup>60</sup> Il revient au petit-fils de Henry de Puyjalon, Guy de Puyjalon, d'avoir cherché à faire honorer la mémoire de l'écrivain, tout en approfondissant sa propre mémoire familiale. Il poursuit dans les années 1940 une correspondance familiale pour retrouver le certificat de décès de Henry de Puyjalon (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 2, dossier 24, 1939; dossier 27, 1947), certificat qui ne semble jamais avoir existé, puis dans les années 1960 pour confirmer un vague titre de propriété sur l'Île-à-la-Chasse. Le 7 mars 1963, une lettre du chef-adjoint du service des terres du ministère des Terres et Forêts du Québec informe Guy de Puyjalon que l'Île-à-la-Chasse « fait partie de la seigneurie des îles et îlets de Mingan qui furent concédées en fief et seigneurie aux Sieurs Jacques de Lalande, fils, et Louis Joliet, le 10 mars 1679 » et qu'elles sont alors, en 1963, la propriété de la Hudson's Bay Co. « qui nous a fourni en 1902 une copie certifiée de l'acte par lequel elle a acquis, le 8 février 1836, de la succession de l'honorable William Burns, en entier, le fief et la seigneurie ». Guy de Puyjalon écrit alors le 15 avril à la Hudson's Bay Company à Winnipeg, qui lui répond dès le 17 avril que l'île lui appartient bien : « we searched our back records of sales of the Mingan Islands but found no record of a sale or any other dealing with Count of Puyjalon ». (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 2, dossier 32, 1963.) Guy de Puyjalon est également celui qui a cédé les papiers de sa famille, qui forment le Fonds Henry de Puyjalon et famille, Bibliothèque et Archives Canada, à Ottawa.

## INTRODUCTION

Le Labrador, l'attirait. Il rêvait de s'y fixer à jamais et de passer sa vie dans ces solitudes [...]. Il admirait les [S]auvages montagnais, se plaisait au milieu d'eux, et [...] il les comparait aux gentlemen de nos villes<sup>61</sup>.

Peu lyrique, le plus souvent ironique et analytique, Puyjalon se lance toutefois dans l'un des *Récits du Labrador* dans une envolée passionnée qui témoigne de son amour pour la Côte-Nord, adressée à celui — son lecteur, peut-être — qu'il aurait pu convaincre d'y séjourner :

S'il connaissait comme moi [...] les inimitables aspects des aurores polaires, les hécatombes de perdrix blanches à la chair savoureuse, les nuits aux étranges clartés, il ne voudrait plus quitter des lieux si attachants, où le pittoresque de la nature ne le dispute qu'à la splendeur des tableaux et à la grandeur des horizons.

Vous entretiendrai-je des ressources du Labrador? Vous dirai-je à quel point la nature s'y est montrée prodigue de tous ses dons? Ferai-je briller ses pierres précieuses? Soulèverai-je pour vous le sol qui couvre ses mines<sup>62</sup>?

En 1888, Henry de Puyjalon entreprend des démarches légales pour se faire naturaliser, ce qui lui est reconnu par la Cour de Québec le 29 mai de la même année. Dans le

---

<sup>61</sup> Henri Roullaud, « Un folliculaire », *L'étoile du Nord*, 29 mars 1906, [s. p.].

<sup>62</sup> « Le lièvre », p. 137.

## INTRODUCTION

certificat qui le fait désormais sujet britannique — sauf dans le cas où il séjourne en France, où il serait considéré Français —, on mentionne qu'il « a dûment résidé pendant treize années en Canada<sup>63</sup> », soit depuis 1875. Quelques années seulement après son arrivée, Puyjalon ressent cet enracinement; dans une lettre de son cousin Pierre Lajard datée du 19 janvier 1881, ce dernier lui rappelle l'importance de conserver ses origines, « car si tu es américain par assimilation, lui confie-t-il, le vieux sang français coule toujours dans tes veines<sup>64</sup> ». Pour Puyjalon, cette immigration n'est pas que juridique; elle se manifeste aussi dans le point de vue qu'il adopte, qui renverse avec un subtil humour la perspective européenne sur l'Amérique, par exemple lorsqu'il désigne la Scandinavie en termes américains : « la Suède et la Norvège, écrit-il, ces deux régions *labradoriennes* de l'Europe<sup>65</sup> ».

L'apport de Puyjalon à la Côte-Nord a été reconnu de son vivant par ses pairs, ainsi que par des commémorations par la suite, bien que les mesures écologiques qu'il préconisait pour préserver la diversité biologique de la région aient semblées trop audacieuses pour les élus. En 1887, un commentateur du journal *Le Canadien* attribue à Puyjalon le mérite d'avoir transformé cette région jusque-là abstraite en une terre réelle et reconnue : « C'est par le comte Henry de

---

<sup>63</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 3, dossier 7, 1888.

<sup>64</sup> Lettre de Pierre-Joseph Lajard à Henry de Puyjalon, datée du 19 janvier 1881, Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, dossier 51, 1881.

<sup>65</sup> « Le canard eider (*somateria mollissima* — *leach*) », p. 81. Je souligne.

## INTRODUCTION

Puyjalon [...] que cette *terra incognita* a été ouverte au commerce; c'est par lui qu'elle a été remise définitivement à la civilisation<sup>66</sup>. »

Puyjalon aurait aussi été à la source de l'intérêt du chocolatier français Henri Menier pour la vaste île d'Anticosti, longue de 217 kilomètres, que ce dernier acheta en 1895 et qui sera revendue avec grand profit en 1926, après que l'un des agents de Menier, Georges Martin-Zédé, y eut établi une colonie utopique, dont les traces ont aujourd'hui disparu<sup>67</sup>. Puyjalon écrit qu'il avait, dès 1882, « assez vu l'île d'Anticosti pour négocier sa vente à Paris avec quelque succès » et faire rapport à son sujet « au ministre des affaires étrangères<sup>68</sup> ». Or, l'état modeste de la fortune de Puyjalon par la suite donne à penser qu'il n'a pas pu tirer grand avantage de cette affaire, bien que l'on retrouve dans ses archives un contrat manuscrit de 1887, rédigé à l'hôtel Château Saint-Louis de Québec, dans lequel Puyjalon se voit confier la vente de l'île d'Anticosti, pour un prix de cinq millions de francs, en échange d'une commission de cinq à dix pourcents<sup>69</sup>.

---

<sup>66</sup> [Anonyme], « Le Labrador. Conférence de M. de Puyjalon », *op. cit.*, [s. p.]. En italique dans le texte.

<sup>67</sup> Voir à ce sujet l'excellent film réalisé par Jean-Claude Labrecque, *Anticosti. Au temps des Menier*, produit par l'Office national du film du Canada (1999, 50 min). Aussi, un site Web consacré à Henri Menier présente de nombreux documents d'archives : <http://perso.orange.fr/pone.lateb/index.html> (site visité le 23 mars 2007).

<sup>68</sup> Henry de Puyjalon, « Anticosti. Avenir. Le rapport de M. Paul Combes. Nos territoires de chasse », *Le Monde illustré*, [s. d.], [s. p.].

<sup>69</sup> Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 1, dossier 55, 1887.



## INTRODUCTION

En 1938, son biographe Damase Potvin met de l'avant la valeur scientifique des écrits de Puyjalon, disant de lui qu'il a étudié le Labrador « sous les aspects, dirions-nous, géologique, ornithologique, zoologique et ichtyologique, mais encore au point de vue géographique et topographique<sup>70</sup> ». En somme, écrit Potvin, les « récits, manuels, rapports de Henry de Puyjalon forment donc comme une précieuse encyclopédie labradorienne<sup>71</sup> ». Aujourd'hui, Puyjalon reste méconnu et jamais son œuvre de fiction, malgré une manifeste valeur littéraire et un grand intérêt historique, n'avait été rééditée. Même dans l'histoire régionale de la Côte-Nord, où il fait figure de personnage mythique, il est peu connu. Robert Parisé écrit en 1974 : « L'Île-à-la-Chasse est toujours là dans son paysage de désolation et de tourmente. Parmi les arbres se dresse une simple croix, solitaire elle aussi<sup>72</sup>. » Il reste que Puyjalon est précurseur des inquiétudes environnementales qui sont aujourd'hui les nôtres, tout comme il a été le premier à dévoiler un potentiel économique<sup>73</sup> — des mines, des rivières et de la faune — qui se verra pleinement exploité un demi-siècle après sa mort. Aujourd'hui, le nom de Puyjalon désigne une rue, un havre, une plaine, un canton, une rivière, une baie, un lac,

---

<sup>70</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 149.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>72</sup> Robert Parisé, *Géants de la Côte-Nord*, Québec, Éditions Garneau, 1974, p. 19.

<sup>73</sup> Voir à ce sujet l'article de Yves Hébert, « Henri de Puyjalon (1814-1905) [*sic*] et les ressources de la Côte-Nord », *Cap-aux-Diamants*, n° 76, hiver 2004, p. 22-25.

## INTRODUCTION

une falaise et une île<sup>74</sup>, cependant que son œuvre demeure inaccessible.



Dessin anonyme : « Le camp de chasse bâti sur la rive sud de l'Île-à-la-Chasse et où le comte de Puyjalon a passé les dernières années de sa vie et où il est mort. » (Tiré de Damase Potvin, *Puyjalon, le solitaire de l'Île-à-la-Chasse*, Québec, [s. é.], coll. « Les oubliés », 1938, p. 55.)

---

<sup>74</sup> Andrée Lavoie, *Fonds Henry de Puyjalon et famille [R10991]*, Ottawa, Archives nationales du Canada, Direction des archives canadiennes, coll. « Instrument de recherche » n° 2356, 2004, p. 4.

## RÉCITS DU LABRADOR (1894)

« Mais nous avons les ouvrages de Puyjalon, diront les quelques rares personnes qui les connaissent aujourd'hui. [...] Et c'est avec d'autant plus de plaisir qu'on ouvre aujourd'hui certains de ces bouquins nés, jadis, dans le silence [...]. On éprouve alors le sentiment égoïste de faire une découverte<sup>75</sup>. »

Damase Potvin, 1938

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Henry de Puyjalon jouit d'une certaine faveur chez le lectorat du Canada français, dans une vie littéraire encore marquée par un processus incomplet d'autonomisation et empesée par une lourde période d'ultramontanisme<sup>76</sup>. Précédé d'un *Petit guide du chercheur de minéraux*<sup>77</sup> (1892), d'un *Guide du chasseur de pelleterie*<sup>78</sup> (1893) et d'une brochure, *Labrador et géographie*<sup>79</sup> (1893), le recueil *Récits du Labrador*<sup>80</sup>, publié à Montréal en 1894, est le seul ouvrage de fiction de Puyjalon. Il rassemble des récits publiés précédemment dans les journaux, principalement dans

---

<sup>75</sup> Damase Potvin, *op. cit.*, p. 51.

<sup>76</sup> Voir à ce sujet Denis Saint-Jacques et Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec*, tome IV : « Je me souviens, 1870-1894 », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 694 p. et tome V : « Sois fidèle à ta Laurentie, 1895-1918 », Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 702 p.

<sup>77</sup> Montréal, Pierre Bédard, imprimeur-éditeur et relieur, 1892, 194 p.

<sup>78</sup> Montréal, P. J. Bédard, 1893, 182 p.

<sup>79</sup> Montréal, Imprimerie canadienne, 1893, 19 p.

<sup>80</sup> Montréal, Imprimerie canadienne, 1894, 143 p.

## INTRODUCTION

*L'Opinion publique* en 1892 et 1893, et il n'est suivi que d'un autre ouvrage<sup>81</sup>, l'*Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs d'animaux à fourrure*<sup>82</sup> (1900). Jusqu'à aujourd'hui, seuls l'*Histoire naturelle*<sup>83</sup> et le *Guide du chasseur de pelleterie*<sup>84</sup> ont fait l'objet de rééditions, chez Leméac respectivement en 1975, puis en 1975 et 1981.

En 1893, Louis-Hippolyte Taché de *L'Opinion publique* fait état de l'intérêt que soulèvent les textes de Puyjalon, à mesure qu'ils sont publiés :

Les articles : *Récits du Labrador*, ont charmé nombre des lecteurs de *l'Opinion publique*, qui m'ont demandé d'en continuer la publication aussi longtemps que possible. M. de Puyjalon, à qui j'ai fait part de ces appréciations, m'a promis de m'en transmettre d'autres, de temps à autre. À bientôt donc la suite de ces piquants récits, où la science et l'esprit s'allient pour captiver le lecteur<sup>85</sup>.

---

<sup>81</sup> Damase Potvin regrette bien sûr que Puyjalon n'ait pas tenu de journal : « Comme nous voudrions avoir devant nos yeux les mémoires ou un journal qu'aurait écrit M. de Puyjalon. » (Damase Potvin, *op. cit.*, p. 105.)

<sup>82</sup> Québec, Imprimerie du « Soleil », 1900, 428 p.

<sup>83</sup> Montréal, Leméac, 1975, 428 p.

<sup>84</sup> Montréal, Leméac, 1975, 182 p.; Montréal, Leméac, coll. « Trésors du patrimoine québécois », 1981, 182 p.

<sup>85</sup> Louis-Hippolyte Taché, « Entre nous », *L'Opinion publique*, vol. 1, n° 6, 20 janvier 1893, p. 83.

## INTRODUCTION



Photo d'une cérémonie tenue le 11 juillet 1955 à l'Île-à-la-Chasse pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Henry de Puyjalon, en présence de « M. Mme Murray Spark, Philadelphie, Mme Charles Cendrew Fife, M. Fidelem Harvey, Gérard Ouellet, Arthur Tanguay, Mgr René Bélanger (Société historique de la Côte-Nord), M. Rosario Tremblay, Thaddée Harvey». (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille.)

## INTRODUCTION

À leur parution sous forme de petit volume<sup>86</sup> en 1894, les *Récits* font l'objet de trois modestes critiques dans les journaux, toutes favorables. Comme l'écrit un commentateur anonyme de *La Presse*,

[a]nnoncer la mise en vente d'un ouvrage de M. Henry de Puyjalon, c'est enregistrer par avance un succès. [...] [S]es *Récits du Labrador* sont un petit chef-d'œuvre. Rédigé d'une manière délicieuse, sans aucune prétention, ce volume, tout pétillant d'esprit, constitue un véritable cours d'histoire naturelle sur le Labrador. Tout y est pris sur le vif et marqué au coin de l'observation la plus rigoureuse. La lecture en est facile; le style, pur et élégant<sup>87</sup>.

L'écrivain Faucher de Saint-Maurice salue le « style élevé et châtié » du recueil et apprécie l'humour, la finesse de l'observation : il s'agit pour lui d'« un livre d'esprit écrit par un homme de cœur<sup>88</sup> ». Enfin, Léon Ledieu juge aussi les « scènes charmantes et délicieusement contées », et il évoque une possible réédition à Paris : « Ce livre, écrit-il, envoyé en France, y a été très apprécié, et la maison Didot a pris immédiatement des arrangements avec l'auteur pour le faire illustrer et en faire une édition de luxe<sup>89</sup>. » Cette réédition n'a

---

<sup>86</sup> L'ouvrage, avec couverture rigide recouverte d'un tissu rouge vif, orné de manière élégante de lettres dorées, ne fait que 10 par 16 centimètres. Il porte la mention suivante en page titre : « Montréal // L'Imprimerie canadienne // 35, rue St-Gabriel // 1894 ».

<sup>87</sup> [Anonyme], « *Récits du Labrador* », *La Presse*, [1894], [s. p.].

<sup>88</sup> Faucher de Saint-Maurice, *op. cit.*, p. 2.

<sup>89</sup> Léon Ledieu, *op. cit.*, p. 590.

## INTRODUCTION

probablement jamais parue, puisqu'il n'en est fait aucune-ment mention ailleurs, que ce soit dans les notices biogra-phiques, la correspondance déposée en archives ou les catalogues des bibliothèques.

Le recueil de cent quarante-trois pages se compose de quinze courts récits, d'une longueur de six à vingt pages, dont neuf font le portrait amusé d'une figure du monde ani-mal (le maringouin, le goéland, le canard eider, le loup-marin, la bête puante, le lièvre, le loup-cervier, l'outarde et le maquereau), souvent de pair avec une anecdote satirique, deux racontent le récit de personnages (mon curé et les Montagnais), alors que quatre sont des nouvelles (drama-tique : « La tempête », fantastique : « L'anse du Trépassé », humoristique : « Le ragoût de Ludivine » et utopique : « Un rêve »). L'objectif de l'auteur est de faire connaître la Côte-Nord, mais aussi d'amuser son lecteur, tout en le convainquant de la nécessité d'initiatives en faveur d'un équilibre plus harmonieux entre l'homme et le monde animal. Il s'agit ici d'un recueil hybride, composé de textes engagés et docu-mentés, qui chacun brouille la frontière entre les genres : fiction, science, géographie et manifeste.

Les portraits de Puyjalon, sympathiques — et savoureux — lorsqu'ils dessinent par la fiction ceux qu'il a connus et appréciés<sup>90</sup>, se teignent le plus souvent d'un doux sarcasme, comme lorsqu'il décrit Rhina dans « La bête puante » :

---

<sup>90</sup> C'est le cas de son assistant, Philippe Loiseau, que l'on retrouve dans « La tempête », ainsi que dans le récit « Mes premiers ours. Scènes de chasse au Labrador », dont on retrouve les épreuves dans le Fonds Henry

## INTRODUCTION

Rhina est le nom de la femme d'Hector. Ce nom ossianesque appartient à la plus originale des *criatures*. Grande, maigre, la peau parsemée d'excavations causées par les grains de la petite vérole noire, mauvaise langue, colère, mais vaillante, franche et le cœur sur la main. Elle donne de nombreux enfants à son mari et fait son bonheur quand elle a le temps, entre deux bordées d'injures<sup>91</sup>.

Ces portraits concernent cependant le plus souvent « [c]es bêtes, écrit-il, au milieu desquelles j'ai vécu, au milieu desquelles je voudrais toujours vivre, au milieu desquelles il me serait doux de mourir<sup>92</sup> » : lièvre, outarde, loup-cervier, maquereau ou maringouin! Dans ces cas, l'auteur prend toujours la peine de situer l'homme avec humour *parmi* ces « bêtes », et d'établir entre eux un lien de dépendance et de comparaison. Il applique ainsi des considérations morales aux moins sympathiques, parmi lesquelles la moufette (« Ses mœurs laissent à désirer. Je la crois polygame<sup>93</sup> ») et surtout les goélands, qu'il considère « des bandits de la pire espèce<sup>94</sup> » et dont il devine les mœurs douteuses : « Le goéland

---

de Puyjalon et famille (Archives nationales du Canada, R10991), ainsi que de l'abbé Nadeau, « qui missionna sept ans dans les parages de Rivière-aux-Graines jusqu'à Longue Pointe » (Lettre de Mme J. Eudore Papillon à Henry de Puyjalon, datée du 25 novembre 1948, Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille, contenant 2, dossier 28, 1948), représenté dans « Mon curé ».

<sup>91</sup> « La bête puante », p. 121. En italique dans le texte.

<sup>92</sup> « Le lièvre », p. 138.

<sup>93</sup> « La bête puante », p. 118.

<sup>94</sup> « Le goéland », p. 64.



## INTRODUCTION

semble monogame, écrit-il, mais il est si vicieux, par ailleurs, que je ne serais pas surpris qu'il ne jouât la continence et ne soit le plus impudique des époux<sup>95</sup>. » À l'opposé, l'outarde serait « l'agglomération chez l'oiseau de toutes les vertus qui nous manquent<sup>96</sup> », ce qui lui permet d'en louer la chasse et de rappeler le principe amérindien selon lequel on peut s'approprier les qualités d'un animal en le mangeant. La haine qu'il porte au goéland et au maringouin est sans ménagement, surtout face à ce dernier qui aurait déjà importuné Adam et Ève avant de traverser « sans encombre le déluge<sup>97</sup> » et de parvenir jusqu'au Labrador pour s'attaquer avec indiscretion au corps humain « en toutes ses parties<sup>98</sup> ». Rien ne saurait atténuer « la haine féroce que je lui porte, écrit-il. Je désire son extermination complète, absolue, au milieu des plus cruels tourments. Je voudrais inventer pour lui les plus affreux supplices<sup>99</sup>. » Le plus souvent, ces portraits se jouxtent d'une anecdote qui en allège la charge documentaire, par ailleurs complète et précise<sup>100</sup>, au moyen d'une formule des plus simples, par exemple : « À ce propos,

---

<sup>95</sup> « Le goéland », p. 68.

<sup>96</sup> « L'outarde », p. 156.

<sup>97</sup> « Le maringouin », p. 51.

<sup>98</sup> « Le maringouin », p. 51.

<sup>99</sup> « Le maringouin », p. 53.

<sup>100</sup> Par exemple, Puyjalon donne le nom latin de chacun. Par ailleurs, Puyjalon se sent porté par une insatiable soif de connaissance : « pour savoir demain ce que je ne sais pas aujourd'hui, écrit-il, il n'est rien que je ne puisse accomplir. » (« Le ragoût de Ludivine », p. 129.)

## INTRODUCTION

laissez-moi vous narrer une anecdote très courte, mais amusante et toute naïve<sup>101</sup>. »

L'humour de Puyjalon touche aussi à des sujets plus sérieux, qu'il évoque cependant toujours avec légèreté, détachement et autodérision. Il évoque ainsi sa propre disparition en s'en moquant dans « Mon curé », tout en se raillant de sa foi : en pleine tempête, il s'écrit : « Venez-vous pour me convertir? Vous choisissez joliment bien votre temps<sup>102</sup>! » Il se raille ailleurs de « l'ampleur de [s]on abdomen qui se plait à [l]e calomnier et à faire croire à des passions qu'[il] ne possède pas<sup>103</sup>. » Devant la mort, il dévoile ainsi ses craintes :

Chose étrange, je ne songeais nullement que se noyer, c'était mourir. [...] Je ne songeais également ni à ma femme ni à mes enfants. Ce qui m'enrageait, c'était que [mon assistant] Philippe se noyât et surtout — il faut bien que je l'avoue — c'était de ne pouvoir fumer<sup>104</sup>.

Outre l'humour et la finesse des portraits, certains passages des *Récits du Labrador* illustrent bien la maîtrise de Puyjalon de différents registres littéraires, qu'il s'agisse de conte fantastique (« C'est dans cette baie que se montre tous les vendredis le fantôme d'un pauvre diable de pêcheur qui

---

<sup>101</sup> « Le maquereau », p. 164.

<sup>102</sup> « Mon curé », p. 58.

<sup>103</sup> « Le ragoût de Ludivine », p. 126.

<sup>104</sup> « La tempête », p. 78.

## INTRODUCTION

s'y noya un soir, il y a déjà bien des années<sup>105</sup> »), de description ethnographique ou de divagation onirique. Par exemple, la scène de la chasse aux phoques révèle une rare intensité dramatique :

On attend dans l'immobilité absolue que les phoques se soient tranquilisés. Alors le chef lève son bâton en poussant un cri et se précipite en avant. Une partie des chasseurs en fait autant, pendant que l'autre partie coupe le plus rapidement possible, aux loups-marins, le chemin de la mer.

C'est alors un tohu-bohu indescriptible, surtout lorsque deux ou trois équipages se sont réunis. Les han! han! sonores accompagnent chaque coup. Les novices ou les maladroits qui frappent à faux *sacrent* sans vergogne ou sautent de côté pour échapper aux dents des bêtes incomplètement assommées. Les uns tombent, les autres se relèvent, les bâtons se brisent, les loups-marins hurlent. C'est une animation, un désordre apparent, un combat insensé qu'il faut avoir vu, auquel il faut avoir pris part pour en comprendre toutes les joies, en connaître toutes les émotions.

Bientôt la tuerie achève faute de victime, et l'on procède au dépouillement des morts<sup>106</sup>.

« Le rêve », quant à lui, relate un songe dans lequel se confondent son attachement pour les Innus — alors appelés

---

<sup>105</sup> « L'anse du Trépassé », p. 92.

<sup>106</sup> « Le loup-marin », p. 109.

## INTRODUCTION

les Montagnais —, source d'« éclats d'une lumière intense<sup>107</sup> », et son émerveillement pour la minérabilité<sup>108</sup> des territoires nordiques : « Au centre de ces ondes minérales apparaissent de nombreuses taches aux teintes ardentes et variées, de nombreux filons liquides éclatants<sup>109</sup>. »

Les *Récits du Labrador* portent aussi une charge politique. S'il défend la chasse comme un rapport harmonieux de l'homme dans son environnement, Puyjalon s'insurge en retour devant ceux qui gaspillent les ressources. Il emploie pour décrire les animaux des mots francs qui désignent bien le respect qu'il leur porte : il parle des « dépouilles<sup>110</sup> » des phoques et des « massacres<sup>111</sup> » dont ils sont l'objet; dans le cas du canard eider, dont il craint la disparition, il évoque les « meurtres<sup>112</sup> » à son égard commis par des chasseurs imprudents. Il n'est pas tendre non plus envers la Compagnie de la Baie d'Hudson, monopole puissant qui se soucie peu de la pérennité des conditions de la chasse, occupée à ses seuls profits. On doit selon lui aux employés de cette « compagnie de haute philanthropie<sup>113</sup> » d'avoir introduit « de nombreux changements dans des traits autrefois si fidèles<sup>114</sup> » des Amé-

---

<sup>107</sup> « Un rêve », p. 133.

<sup>108</sup> Sur l'importance de l'aspect minéral du monde arctique, voir l'essai de Michel Onfray, *Esthétique du pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002, 186 p.

<sup>109</sup> « Un rêve », p. 133.

<sup>110</sup> « Le loup-marin », p. 115.

<sup>111</sup> « Le loup-marin », p. 113.

<sup>112</sup> Voir « Le canard eider (*somateria mollissima* — *leach*) », p. 81-90.

<sup>113</sup> « Les Montagnais », p. 143.

<sup>114</sup> « Les Montagnais », p. 143.

## INTRODUCTION

rindiens, par la force de leurs rapports avec ces derniers, du moins avec ces dernières : « On trouve des nez écossais, des yeux bleus, des cheveux bouclés et des peaux blanches chez les Montagnais<sup>115</sup> », relate-t-il pudiquement. Il s'inquiète aussi des conditions dans lesquelles vivent les Amérindiens, qu'il fréquente avec amitié<sup>116</sup>, jusqu'à craindre la disparition entière des Innus du Labrador.



Dessin attribué à Henry de Puyjalon, datant de 1900 : « *Colymbus arcticus* ». (Archives nationales du Canada, R10991, Fonds Henry de Puyjalon et famille)

---

<sup>115</sup> « Les Montagnais », p. 143.

<sup>116</sup> La sympathie de Puyjalon pour les Montagnais, exceptionnelle à l'époque, est telle qu'il aurait été adopté par ces derniers, qui le surnommaient « Castor pelé » (« Les Montagnais », p. 145).

## UN NATURALISTE INQUIET DE LA DIVERSITÉ

Ceux qui s'intéressent aujourd'hui à Puyjalon reconnaissent le rôle fondamental qu'il a pu jouer par sa défense d'une écologie inquiète de voir la diversité et l'abondance de la nature se réduire sans cesse. « Environnementaliste clairvoyant<sup>117</sup> » pour son biographe vidéographique, « le plus moderne des naturalistes de notre siècle<sup>118</sup> » pour l'auteur amérindien Bernard Assiniwi, Puyjalon conçoit le territoire comme la somme des espèces animales, marines, végétales, minérales — et humaines — qui le composent et le réalisent dans un équilibre constamment à reconduire. C'est pourquoi la disparition possible des Amérindiens le préoccupe autant que celle des pêcheurs de la côte ou des espèces animales, et que l'existence et la productivité de la pêche et de la chasse lui semblent essentielles à l'atteinte d'une écologie territoriale complète. Le lecteur ne s'étonne ainsi pas de le voir décomposer le corps du goéland selon sa valeur économique — « leurs bouts d'ailes servent à confectionner de magnifiques plumeaux; leur fémur, des tuyaux de pipes estimés<sup>119</sup> », etc. — tout en valorisant la création de réserves

---

<sup>117</sup> Description du documentaire *Mémoire d'un pays. Épisode 47. Henry de Puyjalon, solitaire de la Côte-Nord*, réalisé par Jean-François Monette, [www.whitepinepictures.com/seeds/iv/47-f/index-f.htm](http://www.whitepinepictures.com/seeds/iv/47-f/index-f.htm) (site visité le 25 mars 2007), Canada, 2000, 22 min.

<sup>118</sup> Bernard Assiniwi, « Avant-propos », Henry de Puyjalon, *Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs d'animaux à fourrure*, Montréal, Leméac, 1975 [1900], [p. 8].

<sup>119</sup> « Le goéland », p. 71.

## INTRODUCTION

biologiques et de suggérer l'élevage d'animaux à fourrures. Il n'en demeure pas moins que Puyjalon, observant le monde qui l'entoure, remarque que le pillage et la conviction que le Nord est un territoire infini et sans limite, demeurent les principaux obstacles à la survie de sa diversité. Son constat anxieux ne délaisse jamais l'homme, comme en témoigne ce passage, où le regard humain et la présence des pêcheurs font partie de l'entièreté du paysage :

Autrefois nous étions riches en maquereau. Il a disparu. Les pêcheurs américains l'ont chassé de partout. Nous ne le voyons plus pénétrer dans nos baies en troupes immenses. Les parages qu'il affectionnait sont déserts.

Les *planteurs* de la côte ont renoncé à le poursuivre, et l'on ne voit plus leurs embarcations légères armées de longues lignes flottantes, *maquereller*, les jours de calme, et parcourir en tous sens la surface des eaux à peine ridée par les brises chaudes de l'été<sup>120</sup>.

Le thon, lui aussi, abondait autrefois dans nos parages. Son apparition coïncidait avec celle du maquereau, il a disparu comme lui. Nous ne le voyons plus.

Il a imité le morse, le loup-marin, la baleine, la morue, le flétan<sup>121</sup>.

---

<sup>120</sup> « Le maquereau », p. 161.

<sup>121</sup> « Le maquereau », p. 165.

## INTRODUCTION

Aujourd'hui, l'un des intérêts pour Henry de Puyjalon réside dans ses positions environnementales, qui sont non seulement novatrices pour le 19<sup>e</sup> siècle, mais également équilibrées, en ce sens qu'il valorise une triple démarche de préservation, de conservation et d'aménagement. Il est l'un des premiers à avertir les gouvernants et exploitants que les ressources naturelles — le gibier, notamment — ne sont pas renouvelées si elles ne font pas l'objet d'une réflexion et d'une action qui tiennent compte de la présence de l'homme dans l'écosystème. Ainsi, en plus d'avoir grandement contribué à faire connaître la Côte-Nord, s'inscrivant en filiation avec de grands naturalistes — dont le plus connu pour ce territoire est bien sûr John James Audubon, qui l'a étudié au début du 19<sup>e</sup> siècle —, Puyjalon a réalisé une œuvre qui touche à l'essence même de la fragilité naturelle du Nord et de l'Arctique. Ses travaux acquièrent de ce fait une dimension universelle qui ajoute à leur valeur littéraire et documentaire.

Daniel Chartier

Université du Québec à Montréal